

Messe pour les défunts, 2 novembre 2003 Saint Michel, Dijon

Frères et sœurs,

A plus d'un titre cette célébration des défunts, comme le souligne la Parole de Dieu, est un **jour de Vérité**.

Même si l'on veut cacher la mort ou y échapper par une sorte de course en avant dans l'activisme et le « divertissement » au sens que lui donnait Pascal, il faut bien, un jour ou l'autre, et jamais de bon gré, y faire face. Elle surgit d'un chemin de traverse que nous n'avions pas encore vu et elle s'impose avec son cortège de ruptures, de regrets, de douleurs en laissant derrière elle bien des nostalgies.

Mon propos n'est pas de vous faire peur ni de remuer des pensées tristes, la Parole de Dieu nous en détourne tout au contraire.

Mais, encore une fois, cette célébration est une occasion de vérité. Nous sommes, toutes et tous venus avec, au fond du cœur et de la mémoire, des absences et des vides.

La première forme de vérité, c'est de consentir à ces manques qui font partie de notre existence désormais. Dans la prière, nous pouvons mettre un terme à certaines révoltes qui embarrassent le présent, Nous pouvons aussi **revisiter les liens que nous avons entretenus** avec celles et ceux qui ne sont plus. Dans bien des cas, la brutalité de leur départ ne nous a pas laissé le temps de nous séparer en pleine paix, il nous reste des sentiments mêlés : des reproches, des jugements, voire des violences qui se réveillent à l'occasion et qui nous font vibrer comme si l'on était encore face à face. Vieilles querelles de famille, mensonges qui ont blessé notre existence, manques d'amour de toutes sortes qui ne sont pas encore oubliés...

Cette prière d'aujourd'hui ne suffira peut-être pas à notre apaisement, mais pourquoi ne pas l'orienter en ce sens ? Il en faudra peut-être d'autres pour parvenir à **donner, même tardivement, un pardon** qui traîne encore, mais pourquoi ne pas chercher dès maintenant à le formuler une première fois jusqu'à ce qu'il devienne effectif et **que la paix**, promise aux défunts, **nous rejoigne nous-mêmes** dans ce temps que nous poursuivons après eux ?

Peut-être devons-nous faire le deuil **d'un départ que nous n'avons pas pu accompagner** comme nous l'aurions souhaité, par notre faute ou à cause des circonstances. Demandons à Dieu de nous mettre dans la paix.

Voilà une première forme de vérité qui peut être faite aujourd'hui, une sorte de purification de la mémoire à l'échelle personnelle.

Il y a une seconde dimension de la vérité. Vous avez entendu que c'est le maître mot du texte de la Sagesse. Au début : ils ne sont **pas dans la vérité** ceux qui disent... » et à la fin : « ceux qui mettent leur confiance dans le Seigneur **comprendront la vérité** ».

Il s'agit bien d'exposer là **deux conceptions de l'existence qui s'opposent**. L'une dit que nous sommes les fruits du hasard (et de la nécessité, ajouterait le prof. Monod). Elle est sans espérance parce que la science biologique a percé les secrets de la vie et que bientôt elle démontrera que notre pensée se résout à la chimie du cerveau (l'homme neuronal). Elle efface de sa vision de l'homme toute transcendance. Mais, au passage, elle n'explique pas d'où vient le sens de la beauté, quel univers nous ouvre la musique et ce qui donne naissance à la création artistique. **Cette vision est désespérée** parce qu'elle voit dans **la mort une fin absolue**. Nous disparaîtrons comme un souffle et l'oubli recouvrira jusqu'au souvenir de notre existence fugace. La Bible ose dire que ceux qui répandent cette vision de l'homme ignorent les secrets de Dieu.

Quels sont donc ces secrets de Dieu? Ce sont ceux que la foi juive d'abord, puis plus profondément encore, la foi chrétienne ne cessent de répéter : nous sommes créés, c'est -à-dire causés, reliés par un amour qui nous attend, **faits pour une existence impérissable**. Nous portons en nous du divin à titre d'image.

Dans cette vision, **la mort n'est pas niée, elle est décodée**, explicitée comme une transition, certes douloureuse, une sorte de châtement et une souffrance, mais qui permet d'être « comblés de bonheur ». Il a fallu passer au feu du creuset, mais c'était pour une purification. Si l'on oublie cela, si l'on sort de ce cadre, alors toutes les désespérances sont possibles, c'est l'affolement qui prévaut : **la mort reprend son visage de terreur**, injuste, indigne et insensée. Et puisque, de toutes façons, elle n'a pas de sens elle peut être manipulée.

La troisième forme de vérité concerne la manière de vivre au quotidien.

Il nous faut **réapprendre à vivre avec la mort**. Je ne pense pas d'abord à celle que provoquent les accidents toujours trop nombreux et stupides, (celle-là interroge surtout notre responsabilité) mais celle qui nous atteint à cause de la maladie ou de la vieillesse.

Vous savez comme moi que notre temps voudrait pouvoir en traiter avec une sorte de froide raison qui tranche et décide quand il est opportun de s'arrêter ou bien d'arrêter la vie d'un autre. Il est vrai que sans avoir une vision globale du sens de l'homme, la tentation est grande de juger inutiles les gens qui sont sortis du circuit de la vie dite active et autonome et qui souffrent trop.

Sans vouloir simplifier une question très complexe, on peut dire que si l'on n'a aucune espérance qui dépasse le temps présent, le fameux « **nauffrage** » **des derniers temps** ne vaut que d'être abrégé aussi rapidement que possible, pour ceux qui n'ont désormais plus de prise sur ce qui fait le charme de l'existence.

Au contraire, si nous avons été « *créés pour une existence impérissable* », tout change ; l'horizon n'est plus le même et **nous ne disposons pas du don qui nous a été fait**. Mais cela pourrait vite devenir insupportable si on oubliait de **dire, aussitôt et en même temps**, que ce n'est **pas un drame absolu que de quitter cette vie**.

Alors le chrétien sait **se situer dans l'équilibre** : **ni disposition discrétionnaire** à l'égard de la vie, **ni acharnement** à survivre à tout prix. Il s'agit d'accepter la vie avec ses limites ; limite du côté de la maîtrise qui nous en échappe, limite du côté de la durée, parce que partir n'est pas déboucher sur le vide. Sur le plan concret et technique, la solution inventée naguère par un hôpital anglican de Londres (Saint Christopher) est sans doute la plus proche de la vision chrétienne de la vie et de la mort. On avait pensé qu'il était possible de prendre le risque d'abrégé la durée d'une vie pour réduire la souffrance en préservant la dignité des malades. C'est l'origine des **soins « palliatifs »** qui sont actuellement la forme la plus humaine du traitement des maladies longues et incurables. Mais vous aurez noté que cette forme de soins est née dans le cadre d'une réflexion chrétienne.

Pour tous les hommes de ce temps, il s'agit de **réintroduire volontairement la mort à sa juste place**, jamais comme un moyen entre nos mains, mais pas davantage comme un sujet de peur panique. Nous devons **ré-apprivoiser la mort** pour qu'elle devienne une réalité dédramatisée de notre conscience de créatures. Je dis cela en pensant à Saint François d'Assises qui en parlait comme de « **notre sœur la mort** ».

Une chose peut nous y préparer : nos chers défunts ne sont pas tout à fait partis seuls. **Leur départ a fait entrer la mort concrètement** dans notre conscience. Désormais nous avons avec elle, à cause d'eux, une certaine connivence. Leur départ a **élargi notre expérience** humaine. Au lieu de fuir et de rejeter cette expérience, transformons-la en un moyen d'apprivoiser cette épreuve par laquelle il nous faudra un jour passer.

Demandons seulement au Seigneur la force de l'accueillir, quand ce sera le moment, car notre foi dans la promesse de vie éternelle n'est pas toujours assez forte pour ne pas la craindre.

Purifions notre mémoire, et vivons dans l'espérance que nous ouvre la foi chrétienne.

P. Christian FORSTER